

N° 12 - 10 JANVIER 1929

CINÉMONDE



ANITA PAGE

1fr

**CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI**

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE ACTUALITÉS



A gauche, de haut en bas. Félicitons la souris, venue grignoter un reste de la galette des Rois. Elle nous procure un charmant spectacle.

Carl Rhodemadél sera béni des acteurs de cinéma dont la voix n'est pas phonogénique : il vient d'inventer un nouveau procédé d'enregistrement, qui permet de modifier les voix à volonté. Grâce à lui, la voix la plus cassée deviendra la plus pure. Mais on a aucun détail technique sur cette invention, dont le brevet n'est pas encore établi.

PHOTO WIDE WORLD



Une photo... photogénique! Maxudian, dans le bureau du détective, s'arrange pour faire suivre la princesse Doriani, qui se rend en Algérie (scène de *Vénus*).



Mary Philbin et Conrad Veidt, dans la nouvelle production : *Eric the great*.



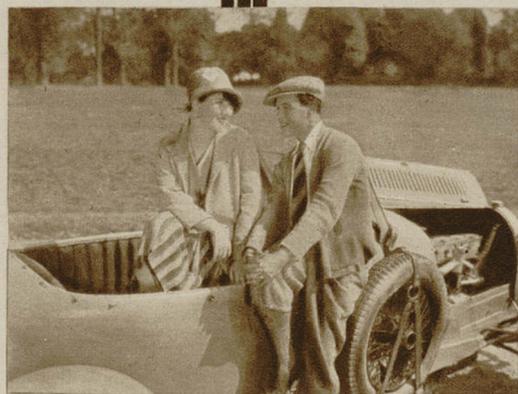
(A gauche.) Flash, le chien policier et Louise Lorraine, principaux acteurs du nouveau film américain : *Ombres de la Nuit*.



(Ci-dessous.) Jean Dehelly, dans une scène de *Fourchambault*, de George Monca.



A gauche. Buster Keaton et son meilleur ami -Chicago- dans son dernier film.



La Censure fonctionne...

LES mots ont une valeur étrange. A peine murmure-t-on ceux de « Censure cinématographique » que les esprits les plus calmes s'insurgent. Eh quoi! est-il encore besoin d'une Censure pour les films, alors que celle des Lettres et des Journaux n'a pas survécu à la guerre. Mais si vous remplacez le mot « Censure » par « Contrôle », la quiétude renaît aussitôt dans les esprits, le sourire revient aux lèvres, et l'on entend murmurer : « Si ce n'est qu'un contrôle... »

— Cette Censure est intolérable, me dites-vous? Hier, elle interdisait *Les Nouveaux Messieurs*, aujourd'hui elle accable *Raspoutine*. Mais quels sont donc ces gens, qui à la tête d'un tel organisme, osent attenter à la liberté d'opinion, à la liberté...

Vous voulez connaître la Censure, ou mieux, le Contrôle cinématographique. Eh bien! je vais vous faire pénétrer en son antre...

Jusqu'à ces derniers jours, elle s'était logée comme une « parente pauvre » dans une modeste pièce du Sous-Secrétariat des Beaux-Arts, mais un inspecteur des Monuments historiques ayant réclamé un bureau, on pria ces « Messieurs de la Censure » de quitter la rue de Valois, pour l'annexe de la rue Montpensier.

Situé derrière l'Institut de coopération intellectuelle, le Contrôle cinématographique, auquel on accède par une porte s'ouvrant sur la Galerie, occupe trois pièces : une salle de projection au rez-de-chaussée et deux pièces plus vastes au premier.

Les metteurs en scène ou les auteurs viennent solliciter le « Visa », ne rencontrent au premier étage que la secrétaire de M. Paul Ginisty, président de la Commission de Contrôle.

Celle-ci prend les bordereaux témoignant de la perception des droits sur le métrage et les deux scénarios que l'auteur doit soumettre au Contrôle.

Dans la plupart des cas, un des membres de la Commission se borne à jeter les yeux sur un des scénarios déposés, et si l'esprit du film ne lui semble pas « subversif », ou si aucun passage ne lui semble licencieux, le Visa du Contrôle est accordé séance tenante.

Sinon, la secrétaire fixe la date de la projection (on attend généralement un mois).

S'il ne s'agit que d'un « documentaire », le « Visa » est réduit à la simple formalité de dépôt des scénarios.

Mais, tandis que la secrétaire de M. Paul Ginisty recueille des doléances, fournit des renseignements et fixe des dates de présentation, le studio voit, matin et après-midi, quatre ou cinq films se dérouler.

Le président de la Commission de Contrôle, M. Paul Ginisty, qui est un critique éminent, n'a malheureusement pas le temps d'assister à toutes les présentations.

Et le plus souvent, ils ne sont que deux juges — plus ou moins timorés — à juger les œuvres cinématographiques présentées.

Si un de ces censeurs est le délégué du Ministère des Beaux-Arts, l'autre représente le Ministère de l'Intérieur.

On choisit de préférence ces derniers parmi les fonctionnaires de ces deux administrations qui disent aimer le cinéma.

C'est la seule référence que l'on exige d'eux.

Parmi les fonctionnaires — censeurs du sens — du secrétariat des Beaux-Arts, le plus assidu est certainement M. Georges Daudet, et de l'Intérieur, M. Xavier Guichard ou M. Mijette sont ceux qui cèdent le moins volontiers leur tour.

Imaginez que ce jour-là les trois censeurs M. Ginisty et ses adjoints, soient au complet. A peine le film a-t-il fini de se dérouler que la discussion commence.

— Un passage n'a paru libertin.
— Voyons...
— On projette de nouveau la bande.
— Il faudra supprimer ce passage...
— Si le metteur en scène y consent, le visa est aussitôt accordé.

Parfois les censeurs accueillent favorablement le film, mais un avis ministériel (il a suffi que l'un des deux représentants de l'Intérieur ou des Beaux-Arts commente la décision prise par ses collègues, au cabinet du ministre) vient interdire la projection de la bande. C'est ce qui se passa pour *Les Nouveaux Messieurs*. Le visa fut donné, et repris.

Mais ce n'est qu'un Contrôle — avons-nous dit — et non une Censure, et c'est pourquoi ses décisions ne sont pas sans appel. Au-dessus de cet organisme, il y a la Commission des Trente-six — la Commission de Contrôle, au grand complet — qui, composée non seulement des représentants des Ministères intéressés, mais aussi de gens de Cinéma, est mieux qualifiée pour donner un avis autorisé et définitif.

On voit, par ce bref exposé, comment fonctionne ce qu'on a appelé à tort la « Censure du cinéma », et qui sert bien plutôt à établir le contingentement des films qu'à les contrôler de façon efficace. C'est du reste très bien ainsi, car il serait désastreux que notre production cinématographique fût à la merci de décisions dictatoriales de deux fonctionnaires plus ou moins ignorants des choses du cinéma.

Marcel COULAUD.

Le Public seul censeur

Censure! Ce mot nous reporte aux mauvais jours de la Guerre, aux journaux paraissant avec des vingtaines de lignes en blanc, ou effacées par une tache de « caviar », aux heures où il fallait lire entre les lignes.

Anastasia, c'est ainsi qu'on l'appelait, souvenez-vous, Anastasia avait alors à son



L'autre désertique d'Anastasia.

service une multitude d'employés qui, ciseaux en main, coupaient, coupaient à cœur joie. Aujourd'hui, l'autre de la Mère Coupe-Toujours est misérable, et sa fureur de déchirer ne peut plus s'exercer que sur les malheureux films. Aussi en profite-t-elle.

Grivoiserie? Coupez! Politique? Coupez! Guerre? Coupez!

Mais ne croyez-vous pas que cette censure serait d'elle-même appliquée par le public? N'est-il pas le juge naturel et parfait de ce qui choque?

Qu'il y ait une censure pour les sorties de films à l'étranger, soit, on n'a pas besoin de rire à l'étranger de nos petits travers. Mais pour les entrées! Si les Américains nous envoient leurs films, si les Allemands nous montrent les leurs, soyez sûrs qu'ils n'ont rien laissé qui puisse nuire à leur réputation de morale ou d'honnêteté.

Vous me direz qu'ils peuvent nous traîner dans la boue? C'est bien rare! Et c'est alors que la réaction du grand public interviendra : il disparaîtra de lui-même devant les fauteuils vides.

Les films de guerre en particulier ont subi l'opération des ciseaux. Passages trop horribles! Tant mieux! Ils feraient détester plus la guerre! Et les personnes trop sensibles feront comme un mien ami qui ne peut ni voir un film, ni lire un livre sur la guerre.

La question des mœurs est encore plus grave, aux yeux des censeurs. Et pourtant l'Amérique a laissé venir chez nous *Faiblesse humaine*, le film tiré de *Pluie*, de Somerset Maugham. C'est une satire terrible du puritanisme américain, qui est une des plus délicates questions de là-bas. Et ils n'ont pas hésité à nous montrer le martyre d'une pauvre fille par un de ces protestants fanatiques, comme on en conte tant aux États-Unis, quand ce ne seraient que les membres du Ku-Klux-Klan! Pourtant, l'immoralité de ce film est grande, bien plus que la déshabillée des girls de Mac Sennett.

Les films russes, eux, sont condamnés d'avance. Bolchevisme, danger! Je ne crois pas. Ce ne sont pas des films de propagande, ce sont des œuvres d'art, dont on nous prive.

Gardons, si l'on veut, la Commission de contrôle pour nos sorties de films — si notre propagande nationale était organisée, c'est elle qui devrait se charger de cette tâche — mais, dans nos murs, laissons le grand public seul juge. Et censurons Anastasia.

Ce sera bien son tour!

DANIEL ABRIC.

On verra cette semaine à Paris

L'ARGENT

Mise en scène de Marcel L'Herbier
Interprétation d'Alcover, Marie Glory, Brigitte Helm,
Alfred Abel, Henry Victor, Artaud,

D'une œuvre fourmillante, grouillante, considérable à l'époque autant qu'un pamphlet violent, Marcel L'Herbier a tiré son film, certainement le meilleur qu'il ait fait depuis longtemps, et de beaucoup l'un des plus étonnants de la cinématographie, non française, mais européenne.

M. L'Herbier a, fort raisonnablement, quoique audacieusement, transposé l'action, les personnages de *L'Argent* à notre époque. Et je le soupçonne d'avoir choisi cette fresque épique et cruelle uniquement pour en faire le film de « la vie moderne ».

Il y a réussi amplement, avec, certes, des moyens grandioses, mais aussi une sûreté, une maîtrise et la plus grande harmonie. Les tableaux sont des sommets de fièvre, de rudesse, où les passions s'accrochent et se bousculent. D'autres préféreront les scènes de tendresse ou de crainte tout entières symbolisées dans la grâce fragile de Line Hamelin, alors que la force brutale de l'Argent est incarnée dans le costaud Saccard.

Naturellement, il y a un luxe inouï. Des armées de figurants disciplinés, excellents, paraissant sortis de la vie même.

Et la plus merveilleuse et raffinée décoration qui soit. Il y a aussi des interprètes vibrants, éclatants d'intelligence et de talent : Alcover qui, revenu au cinéma, y fait une création extraordinaire de force contenue et d'explosive passion. Alfred Abel incarne son ennemi avec une cauteuse ironie. A Brigitte Helm on a demandé de représenter la femme-démon, l'antithèse de la délicieuse Line qui dessine en traits vapoureux Marie Glory. Elles sont toutes deux à leur place. Artaud, Juvenet, Mipalesco, Pauline Carton, Yvette Guilbert et tant d'autres sont tous utilisés et mis en place de façon parfaite.

Je ne veux pas me donner le ridicule de parler ici des merveilles photographiques d'une œuvre dont la beauté technique sera considérée bientôt comme l'abcédairaire du métier actuel.

CLUB 73

Avec Edmund Lowe, Ben Bard et Mary Astor.

De la même veine lyrique et saine (mais oui, saine) que *Les Nuits de Chicago*, *Club 73*, nous offre le miraculeux conte de fées moderne d'une troupe de brigands en smoking, chics, camélias à la boutonnière, qui accomplissent des exploits criminels avec une aisance de jongleurs, et se réunissent dans une taverne où la police pénètre sans pouvoir la prendre en faute.

Tant de simplicité dans le sujet, de naïveté voulue, n'empêchent pas que *Club 73* possède cette vie ardente, ce souci du détail, ce pittoresque coloré dont nous aimons sentir toute l'action dans *Les Nuits de Chicago*. Même peinture de mœurs identiques. Mêmes bandits violents, généreux, nides, disciplinés, cruels. Même loi despotique du « clan ». Même justice expéditive et loyale après tout. Même amour impossible et exalté. Des scènes ont une grandeur sombre mais indéniable : la fin où le chef, qui

a trahi son clan par amour, se voit tué en bataille rangée par ses compagnons, dans la rue, à deux pas de la voiture où fuit celle qu'il a sauvée.

Et aussi nous aimons les scènes du repaire du *Club 73*, où la gaieté revêt un ton angoissé, et dont les habitués nous paraissent comme stéréotypés, ainsi que des figures de cire. Étonnants visages que ceux de la bande du *Club* ; figures impassibles où vivent seuls les yeux. Ben Bard est un acteur prodigieux, comme Edmund Lowe, son chef, et comme cette fine Mary Astor qui jamais ne nous parut aussi jolie, aussi adorablement et sublimement femme dans des costumes obéissant à la loi de « l'exciting » américaine.

L'HORLOGE MAGIQUE

Réalisation de Starévitch.

Toute la fantaisie de ce slave ingénieux s'exerce dans cette nouvelle féerie. Il est question ici de deux gnomes qui dans un pays fabuleux deviennent un beau prince et une belle princesse.

Mais, M. Starévitch qui n'est pas un optimiste fait réveiller la petite fille qui avait rêvé cette histoire à dormir de bout. Et nous gardons comme elle le fugace souvenir de pays merveilleux, baigné par des lumières étranges, où d'éblouissants petits insectes dorés jouaient et vivaient d'une singulière et sémiillante existence.

L'art de M. L. Starévitch est fait de patience, de goût et de volonté. Ses figurines sont plus jolies de loin que de près, mais ça ne fait rien. *L'Horloge magique* est baigné d'une poétique clarté et plein de ravissantes images où tout un peuple illiupitiens de gnomes, de fées, d'animaux agrandis pour nos yeux de terriens, évolue avec une grâce automatique.

C'est une réussite que *L'Horloge magique*. Et le labeur discret de cet animateur le méritait.

A PROPOS DE BOTTES

Des aventures inénarrables fournissent au metteur en scène la contradictoire idée de les narrer. Nous ne le suivrons pas, mais nous nous contenterons de dire qu'il a beaucoup d'imagination et de verve comique. *A propos de bottes* est donc fort drôle, drôlatique même, avec une pointe, un rien de cocasserie.

Le burlesque est accentué encore par l'interprétation des deux vedettes, qui sont irrésistiblement entraînant.

NÉVADA

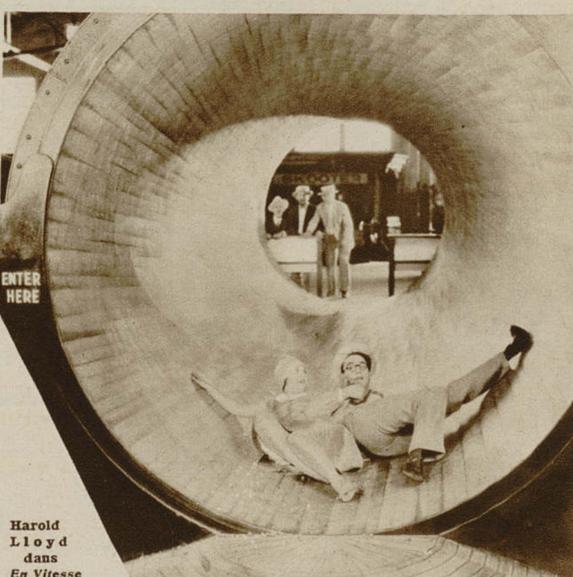
Avec Gary Cooper, William Powell et Thelma Todd.

Une province américaine quasi désertique, avec de grands espaces remplis du bruit des chevauchées. Le Nevada. C'est aussi le surnom d'un gars de l'endroit. Nevada est fort, courageux, loyal et lyriquement amoureux. Il protège les faibles, combat les vilains, et a bien le droit, à la fin du film, d'être heureux en pressant sur son cœur la girl adorée aux cheveux romantiques. La scène dans le désert est tragique avec simplicité. Gary Cooper et Thelma Todd incarnent la saine beauté de l'ouest viril et sentimental.

RENÉ OLIVET.



De haut en bas : Suzy Vernon, La Vierge Folle. Très liés... A propos de bottes. Une scène de Club 73. L'Horloge Magique.



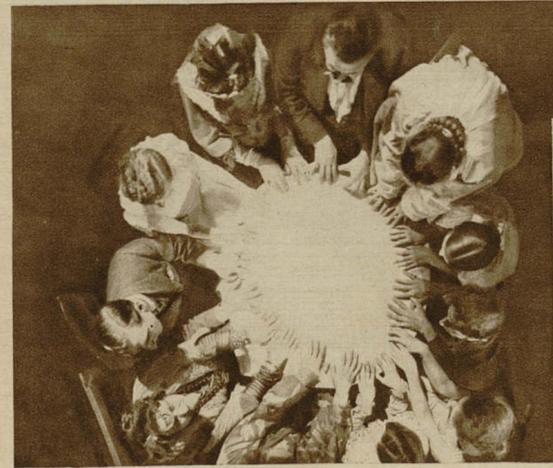
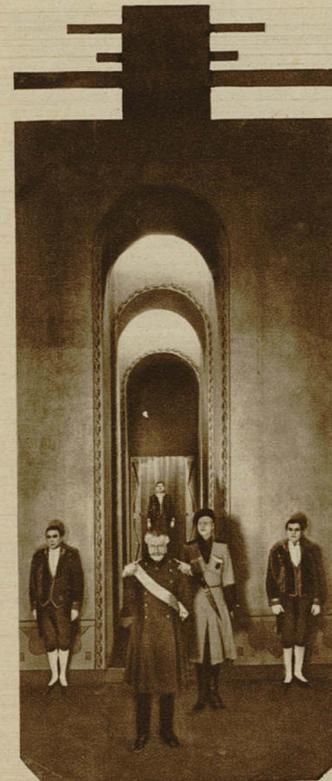
Harold Lloyd dans Vitesse

L'ŒUVRE DE Marcel L'Herbier

De haut en bas : Roger Karl, dans une scène de Vertige, décor de Lucien Aguetand.

Autour de la table qui va tourner... scène de Feu Mathias Pascal, d'après Pirandello.

En bas à droite : Un décor de Robert Mallet-Stevens pour L'Inhumaine.



La prochaine présentation de *L'Argent* va consacrer définitivement le talent de Marcel L'Herbier. Ce film inspiré de l'œuvre de Zola a été transposé par le metteur en scène sur le plan moderne, ce qui valut à son auteur quelques polémiques avec A. Antoine.

On ne peut qu'applaudir à la pensée de Marcel L'Herbier exprimée en ces termes : « Que veut Zola? Peindre le paroxysme du drame de l'Argent. Par malheur ce paroxysme de 1868 n'est plus paroxysme en 1928. Transporté sans retouche sous nos yeux, il ressemble même à une parodie de ce qu'est notre paroxysme actuel. Et c'est pourquoi, Marcel L'Herbier a fait vivre ses héros dans l'atmosphère enfiévrée de notre époque. C'était sans doute la meilleure façon de servir Zola. La tâche de l'adaptateur ne consiste pas à copier servilement une œuvre mais à en dégager visuellement toute la pensée.

Au moment où cette bande va marquer une étape, il n'est peut-être pas inutile de dire quelques mots sur son auteur et de rappeler brièvement ce que fut sa carrière jusqu'à ce jour.

Marcel L'Herbier est Parisien. Issu d'une vieille famille française, il devait s'orienter sur les carrières libérales auxquelles le destinait de solides études de philosophie et de droit. Mais avant l'obtention de ses licences, un goût inné l'attirait déjà vers les arts. Il consacra trois années à l'étude de la composition musicale, publie chez Sansot un volume d'essais esthétiques et fait jouer à Genève chez Pitoeff, puis à Paris, à la Comédie des Champs-Élysées un « miracle » intitulé « l'enfantement du mort ». A partir de sa vingtième année il collabore à de nombreux journaux et revues : *Comœdia Illustré*, *L'Illustration*, *Le Mercure de France*, *Les Feuilles libres*, etc.

Mobilisé pendant la guerre, il est attaché en 1917 à la Section Cinématographique de l'Armée où il prend son premier contact avec un art nouveau. Un esprit aussi clairvoyant que le sien devait comprendre rapidement les merveilles que promettait l'appareil de prise de vues.

Dès la démobilisation, il s'efforce de réaliser les projets qui le hantent. Léon Gaumont l'accueille et le jeune cinéaste réalise sa première bande, un film de propagande intitulé *Rose-France*. Il avait conçu auparavant les scénarios du *Torrent* et *Boulette* (joués par Gaby Deslys Harry Pilcer et Sigmore) que réalisèrent Mercanton et Hervil et commença un premier film que diverses circonstances le contraignirent à abandonner. *Rose France* recueillit l'hommage de quelques critiques avisés. On y sentait se dessiner une personnalité toute particulière et de véritables dons de cinéaste.

Dès lors, tandis qu'il définissait ses théories dans les principaux périodiques français, Marcel L'Herbier, poursuivait son œuvre avec une foi admirable. Il tourne successivement *Le Bercail* d'après Henri Bernstein, *Le Carnaval des Vérités* dont il avait composé le scénario, *L'Homme des Vénus* et *The Judgement of the Deep*. Marcel L'Herbier comptait déjà parmi l'élite de la cinématographie française. Travailler aussi consciencieusement que persévérant il produisit ensuite deux courtes bandes : *Villa Destin* et *Prométhée banquier*, puis tourne, à Grenade et à Séville, une œuvre de la plus grande valeur *Eldorado*. Eve Francis Jaque Catelein, Philippe Hérial et Marcelle Pradol furent les protagonistes de ce film qui, tant par sa conception neuve que par sa technique visuelle, marqua une date dans l'histoire du cinéma mondial.

En Espagne, L'Herbier réalise également *Don Juan* et *Faust*, d'après la tragédie allemande de Grabbe. Cette œuvre originale permit au tragédien lyrique Vanni-Marcoux, de

faire sa première création cinématographique aux côtés de Jacques Catelein, Philippe Hérial et Marcelle Pradol.

Enfin Marcel L'Herbier fonda la firme « Cinégraphie » qui produisit quelques très belles œuvres et notamment *L'Inondation*, de Louis Delluc, *Fait-divers*, de Cl. Autant-Lara, *Le Marchand de plaisirs*, de J. Catelein. Marcel L'Herbier réalise lui-même *L'Inhumaine* avec Georgette Leblanc, Catelein et Philippe Hérial. Ce film, d'une technique avancée contenait de remarquables passages — principalement dans le début — à côté de certaines faiblesses. On retrouve plus tard dans *Métropolis* nombre d'images inspirées de *L'Inhumaine*.

Feu Mathias Pascal qui fut présenté ensuite, d'après le roman du grand écrivain Luigi Pirandello est sans doute l'une des meilleures œuvres de L'Herbier. Il semble qu'on n'ait pas assez remarqué le délicieux humour et en même temps le sens profond de cette bande. Ivan Mosjoukine y fit une création inoubliable. Nous avons noté avec satisfaction la reprise récente de *Feu Mathias Pascal* dans une de nos salles d'avant-garde. Quelques fragments de ce film sont des chefs-d'œuvre de rythme : la danse de Loïs Moran et Mosjoukine, qui résume en quelques surimpressions les fiançailles et le mariage ; la douleur de Mathias à la mort de son enfant et, sans transition, la fuite des rails comme un appel fougueux de liberté. De tels morceaux révèlent chez leur auteur plus encore que du talent.

Avec *Le Vertige*, réalisé d'après la pièce de Ch. Méré, pour les Cinéromans, Marcel L'Herbier poursuit sa magnifique carrière. Aidé par des décorateurs comme Mallet-Stevens et Lucien Aguetand, par des artistes comme Catelein, Roger Karl et Emmy Lynn, Marcel L'Herbier réussit une adaptation sûre et d'une émotion parfaitement humaine.

Plus récemment citons encore *Le Diable au cœur*, tiré de *L'ex-Volo* de Lucie Delarue-Marrus. La belle artiste anglaise Betty Balfour trouvait là un rôle plein de nuances.

Enfin, Marcel L'Herbier entreprit le découpage de *L'Argent* qui représentera certainement le plus gros effort tenté jusqu'à présent par cet excellent cinéaste. La profonde conscience qu'il apporte à chacune de ses réalisations nous est une garantie de leur valeur. Quelques photos, une fragment de scénario, suffisent à montrer que Marcel L'Herbier s'est efforcé de donner avec *L'Argent* une œuvre aussi complète que neuve. Les prodigieux moyens employés, le goût et l'intelligence de L'Herbier promettent une mise en scène parfaite. Quant à l'interprétation elle est hors de pair : Alcover, Henry Victor, Alfred Abel, Antonin Artaud, Armand Bour, Marie Glory, Yvette Guilbert, d'autres encore et enfin Brigitte Helm, l'inoubliable Marie de *Métropolis*, la plus grande artiste européenne. Nul doute que sous la direction d'un cinéaste tel que L'Herbier, elle ne soit parvenue à un nouveau sommet de son talent.

Avec Gance, Epstein et Feyder, Marcel L'Herbier représente la véritable école française. Son art vaut surtout par son dynamisme intense, sa force réfléchie d'expression et de rythme. Il sait ce qu'il veut et où il va. On a dit que Marcel L'Herbier était le « philosophe du cinéma ». Il est incontestablement l'une des plus intéressantes personnalités du cinéma français. Son sens artistique l'avait fait désigner en 1925 comme membre du Jury de l'Exposition Internationale des Arts décoratifs. Il avait prononcé auparavant au Collège de France, une conférence sur le Cinématographe, qui fut publiée dans la *Revue Hebdomadaire* et répétée dans de nombreux établissements de France, de Belgique et de Suisse. *L'Argent* est à peine achevé que son auteur entame une bande nouvelle. Elle sera tirée d'un roman de Kessel, *Nuits de Prince*, et réalisée pour Sequana-Films.

L'œuvre de Marcel L'Herbier accuse, à chaque production, une maîtrise plus sûre, un talent plus large et qui ne s'égaré pas. Un tel passé fait bien augurer de l'avenir, et cela suffirait — avec quelques autres grands noms — pour nous permettre de prétendre que le cinéma français ne peut périr.

P. L.



LA RUE ET LE CINÉMA

La poésie de la rue! Vieux, vieux sujet toujours neuf. La poésie de la rue! dernière poésie permise aux citadins entassés, parqués, bloqués dans leur prison de ciment, d'acier, de brouillard. « La rue », dit Louis Dragon dans son admirable « Paysan de Paris », « voilà le dernier refuge de la liberté de l'amour ». Le dernier refuge, la dernière espérance...

Il incombe aux cinéastes allemands, vrais et après, de tenter une reconstitution de la rue homérique et poétique à l'écran. C'est tout l'après-guerre social — vitesse, aventure intellectuelle, crimes, luxe — qui revit, puissamment et invinciblement, dans *La Rue* de Karl Grune, ce film admirable et stupéfiamment méconnu aussi bien du grand public que de la critique française d'avant-garde. Tout l'après-guerre social : le « grouillis un peu fou de toutes espèces d'aventuriers, de spéculateurs, de filles de joie, de marchands de plaisir, de déclassés aux dents cariées, de perdus, de drogués, d'inassouvis, de futurs chambardés et d'anciennes honnêtes gens. Tous possédés, naturellement, tous perdus, tourmentés, promis à la morgue ou au baigne. La misère humaine — l'immense détresse matérielle et morale de l'humanité d'après-guerre — a trouvé en Karl Grune son poète aussi sobre que sombre. La poésie de *La Rue* et des multiples imitations plus ou moins heureuses que ce superbe ruban suscita — *La Rue sans joie*, *La Tragédie de la Rue*, etc. — évoque irrésistiblement la veine la plus noire des grands visionnaires romantiques allemands — symphonistes, peintres, conteurs — d'il y a

cent ans. Brentano, Hoffmann et Tieck revivent au cinéma grâce à Grune. Leur inquiétude métaphysique s'avère terriblement moderne et proche de notre « mentalité » de pauvres petits bonshommes écrasés par la guerre, les révolutions, les grandes crises économiques, la machine.

Toute autre est la rue dans les films yankees. Immense boutique aux rayons pleins de jouets impeccablement propres, fourbis, immense armoire dont les rayons s'ouvrent interminablement, joyeusement, la rue américaine est saine et souriante. On songe aux descriptions lyriques de la rue par Henri Béraud (dans *Gerbe d'Or* livre frais, puissant et naïf). Les gratte-ciels se détachent avec une reconfortante netteté sur un ciel toujours clair. Les magasins étourdissent et bourdonnent. Le porte-lambour brillent. Les passants sont bien rasés et agiles. Avec une belle et toute sportive promptitude se succèdent les salons de coiffure, les établissements de bain (palais de volupté modernes), les restaurants où la chair est bonne, abondante, agréable. Les films américains adhèrent toujours à la matière, ils y collent. Nul souci métaphysique dans ces films. De la vie, de la vie, de la vie. Tout physiologiquement. Tout bonnement.

Rue européenne — rue américaine. Vision de tourment et de maladie spirituelle — vision de santé. Amour et mort — sport et amour. Il appartenait au cinéma, grand « concrétiseur » d'abstrait, de rendre frappant le contraste. Je crois que c'est grâce au cinéma, uniquement grâce au cinéma, que nous connaissons si parfaitement la vie sociale d'aujourd'hui.

M. GOREL.

Le Cinéma intelligent

Il y a le cinéma optimiste, le cinéma de contes bleus. Voilà bien un spectacle pour enfants sages et pour grandes personnes avides de féerie, d'histoires naïves et d'illusion.

Il y a le cinéma farouchement moraliste, le cinéma à thèse, et ces grandes machines honnêtes ont un immense public qui, sans comprendre combien cela est peu logique, veut que « ça finisse bien » et surtout que le coupable soit puni, le mal terrassé et la vertu récompensée.

Ces deux formes du cinéma-spectacle sont, hélas! les plus importantes.

Et il en est une troisième aussi ravageuse parce que nullement pavée de bonnes intentions. C'est le cinéma-attraction où le scénario est d'une naïveté qui ne supporte aucun point de comparaison, mais où l'on a accumulé les « clous » somptueux, les fêtes de nuit, les dansings trépidants, ou les incendies et autres chasses à courre...

Ce cinéma-là est le plus haïssable, car c'est une école d'imbécillité et de mensonges. Non la vie n'est pas là, non l'art est encore moins là.

C'est alors qu'en cherchant bien, on peut découvrir un quatrième cinéma, le *Cinéma de l'Intelligence*.

Qu'il se présente comme une œuvre courte, une œuvre d'essais réalisée par des jeunes gens audacieux, ou comme une œuvre pleine, forte, mûre, gonflée de vie, de passion, de beauté puissante, partout on peut reconnaître le *Cinéma de l'Intelligence*. Il éclate sur l'écran, il éblouit, il écrase le film-standard. C'est un exposé fait film. C'est enfin un ouvrage qui se dresse au-dessus de toutes les conventions, de toutes les routines, au-dessus de l'hypocrisie!

Au cinéma américain, en un voyage semainier, j'ai pérégriné dernièrement. Et j'ai croisé trois films, trois films américains, trois films yankees qui étaient bien du domaine de l'Intelligence : *La Chair et le Diable*, tout frémissant de sensualité, joué par cet incomparable trio : Lars Hanson, John Gilbert et la perverse Greta Garbo, réalisé par Clarence Brown, un maître... *Ombres blanches*, réquisitoire harmonieux mais implacable contre l'œuvre d'enveloppement des Blancs en Polynésie, enveloppement destructeur... pourrisseur plutôt, *Ombres blanches*, poème de la nature, poème de la vie sauvage et nue, réalisé par Flaherty et Van Dycke... et enfin *Faiblesse humaine* (Sadie Thompson) tiré de *Rain* (pluie) de Somerset Maugham, où, dans une violente satire de l'hypocrisie et surtout du puritanisme, Gloria Swanson trouve, en incarnant la fille de joie Sadie Thompson, des accents puissants et souvent désespérés.

Trois films, trois films de vérité et d'intelligence. Trois films où l'on ne se préoccupe ni du bourgeois, ni des cervelles faibles, ni des enfants au-dessous de seize ans, ni des pucelles, ni de la ligne anti-alcoolique, ni des puritains.

Que fait donc notre censure pour avoir permis cela? Comment a-t-elle autorisé ce dévergondage de *La Chair et le Diable*, cette atteinte à la suprématie du Blanc dans *Ombres blanches*, et ce coup d'épée dans le bénitier protestant qu'est *Sadie Thompson*?

Que ceux qui aiment le *cinéma intelligent* se rassurent. Il y aura encore assez de films pour eux. Il y a eu *La Passion de Jeanne d'Arc*, où Carl Th. Dreyer n'était pas tendre pour les Anglais de l'époque ni pour les méchants moines du procès.

Il y a eu *Crise*, film curieux et trouble où l'on analyse l'inquiétude sexuelle, la crise de sensualité que traverse une jeune femme moderne, joué par Brigitte Helm avec une hystérique beauté.

Je souhaite que les auteurs de films dans le monde comprennent bientôt que l'ère des idioties est close, et que l'on veut, non pas de la basse pornographie ou des attaques haineuses contre les choses les plus respectables, mais enfin respirer, voir clair, et ne plus avoir en guise d'écran blanc qu'un bandeau masquant la vie et toutes ses tares, et aussi toutes ses souffrances.

Lucie DERAIN.

GASTON JACQUET

Tous nos lecteurs connaissent Gaston Jacquet, l'excellent artiste français qui, avec un talent si personnel, a interprété dans de nombreux films des personnages si divers. Nous avons demandé à Gaston Jacquet d'évoquer pour nos lecteurs ses débuts au cinéma et de retracer ses principales étapes de sa brillante carrière.

Je me souviens très bien de la journée j'étais si vivement impressionné que je tremblais comme une feuille. Qu'en pensez-vous? Dolly Davis, André Roanne, qui débutiez comme moi à ce moment?

J'eus ma revanche quelques années plus tard. Kemm cherchait un artiste pour le rôle de Lagardère dans *Le Bossu*, je me présentai sans dire mon nom, et grâce à une publicité, je pus revêtir le costume si particulier de ce rôle sans que Jean Kemm pût percevoir à jour ma personnalité. Les essais eurent lieu et lorsqu'ils furent terminés j'eus sauter la perruque et la bosse... Kemm n'en revenait pas, mais comme il avait été conquis par mon interprétation, il me confia le rôle tant envié d'Henri Lagardère. Ce que fut *Le Bossu* et mon double rôle, les habitués des salles de cinémas le savent et les éloges de la presse tant en France qu'à l'étranger me récompensèrent largement de tous mes efforts.

Mais ce fut à vrai dire une récompense toute morale, car la suite ne fut pas très brillante; par une curieuse coïncidence, après ce beau succès je restai quatre longs mois sans travailler. Je me nourrissais surtout de promesses, on me disait que j'allais tourner ceci, cela, la même firme me faisait espérer plusieurs engagements et, finalement je ne tournais plus rien du tout... On passait à autre chose, on m'avait oublié et pour la firme Haik qui avait réalisé *Le Bossu*, je fis place à Grok.

Mais passons... Je n'en garde pas moins une large reconnaissance aux Etablissements Haik et à Jean Kemm qui me permit de prouver que j'avais l'étoffe d'un acteur de cinéma.

Alors, pour rattraper le temps perdu, je tournais à tort et à travers; j'ai repris les rôles ingrats, antipathiques et, ma foi! le premier rôle que l'on m'offre est le bienvenu s'il est intéressant. Aussi, je tourne, je tourne, je tourne sans arrêt en France et en Allemagne.

Je tiens à rendre hommage à Julien Duvivier, le metteur en scène du *Film d'Art*, qui s'est rudement chargé de m'apprendre mon métier... sa direction. Mais voilà : Duvivier ne me connaissait que pour les rôles de « vilains » et ils ne m'engageait que pour ces rôles-là.

Enfin il me confia le rôle très sympathique mais très difficile de Lord Abenston, aux côtés de la grande artiste Lil Dagover.

En résumé, j'ai à mon actif une centaine de films. Dans le courant de l'année 1929, on aura l'occasion de me voir dans *Les Aventures*, *La Maison au Soleil*, *La Possession*, *Quartier Latin*, *Papillon d'Asphalte*.



Gaston Jacquet.



... dans *L'Inconnu* avec Lois Meredith.

J'ÉTAIS un bien petit acteur de cinéma, j'en étais presque à mes débuts lorsque Jean Kemm m'engagea pour tourner dans son film *Hantise*; Jean Kemm est le meilleur homme de la terre, mais dans un studio il est déchaîné et je me souviens encore avec terreur de la façon dont le diable d'homme nous traitait lorsqu'il nous dirigeait. Nous nous quittâmes en assez mauvais termes, car il était très mécontent de moi. Cela n'avait rien d'étonnant, je suis extrêmement émotif et à l'entendre crier toute la



... avec France Dhelia dans *La Maison du Soleil*.



... Anny Ondra devrait être contente. (Suzy Saxophone. — (A gauche). Une bonne blague aux policiers...

Ces Jambes



... de Sally Blanc.

Gracieuses



... de Clara Bow.

Amusantes



... de Janet Gaynor.

Ironiques



... de Dorothy Sebastian.

Spirituelles



... d'Anita Page.

et photogéniques



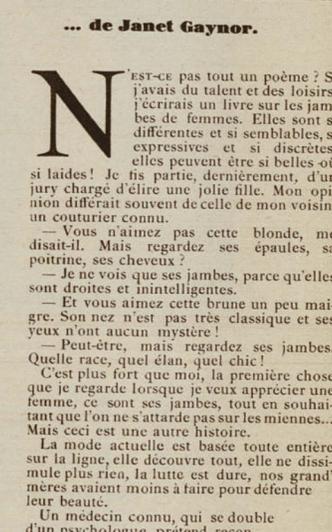
... d'Esther Ralston.



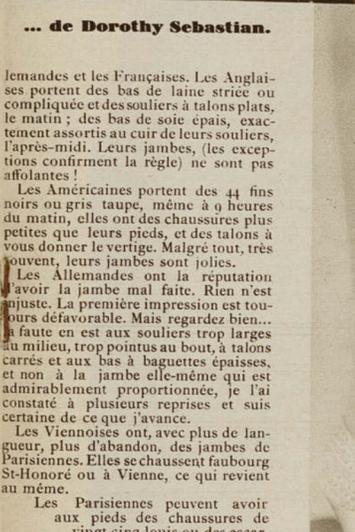
... de Marie Prévoist.



... de Olive Borden.



... de Renée Adorée.



... de Joséphine Dunn.



... de Louise Lorraine.



... de Joan Crawford.



... de France Lee.



... de Lillian Hawey.



... de Renée Adorée.



... de Joséphine Dunn.



... de Gail Lloyd.



... de Nancy Caroll.

Nest-ce pas tout un poème ? Si j'avais du talent et des loisirs, j'écrirais un livre sur les jambes de femmes. Elles sont si différentes et si semblables, si expressives et si discrètes, elles peuvent être si belles-ou si laides ! Je fis partie, dernièrement, d'un jury chargé d'élire une jolie fille. Mon opinion différait souvent de celle de mon voisin, un couturier connu.

— Vous n'aimez pas cette blonde, me disait-il. Mais regardez ses épaules, sa poitrine, ses cheveux ?

— Je ne vois que ses jambes, parce qu'elles sont droites et intelligentes.

— Et vous aimez cette brune un peu maigre. Son nez n'est pas très classique et ses yeux n'ont aucun mystère !

— Peut-être, mais regardez ses jambes. Quelle race, quel élan, quel chic !

C'est plus fort que moi, la première chose que je regarde lorsque je veux apprécier une femme, ce sont ses jambes, tout en souhaitant que l'on ne s'attarde pas sur les miennes... Mais ceci est une autre histoire.

La mode actuelle est basée toute entière sur la ligne, elle découvre tout, elle ne dissimule plus rien, la lutte est dure, nos grand-mères avaient moins à faire pour défendre leur beauté.

Un médecin connu, qui se double d'un psychologue, prétend reconnaître à ses jambes, la nationalité d'une femme ; moins calée que lui, je crois pouvoir distinguer à leurs bas et à leurs chaussures, les Américaines et les Anglaises, les Allemandes et les Françaises. Les Anglaises portent des bas de laine striée ou compliquée et des souliers à talons plats, le matin ; des bas de soie épais, exactement assortis au cuir de leurs souliers, l'après-midi. Leurs jambes, (les exceptions confirment la règle) ne sont pas affolantes !

Les Américaines portent des 44 fins noirs ou gris taupe, même à 9 heures du matin, elles ont des chaussures plus petites que leurs pieds, et des talons à vous donner le vertige. Malgré tout, très souvent, leurs jambes sont jolies.

Les Allemandes ont la réputation d'avoir la jambe mal faite. Rien n'est injuste. La première impression est toujours défavorable. Mais regardez bien... la faute en est aux souliers trop larges au milieu, trop pointus au bout, à talons carrés et aux bas à baguettes épaisses, et non à la jambe elle-même qui est admirablement proportionnée, je l'ai constaté à plusieurs reprises et suis certaine de ce que j'avance.

Les Viennoises ont, avec plus de langage, plus d'abandon, des jambes de Parisiennes. Elles se chaussent faubourg St-Honoré ou à Vienne, ce qui revient au même.

Les Parisiennes peuvent avoir aux pieds des chaussures de vingt-cinq louis ou des escarpins de 120 francs, des bas de 80 ou des « soie végétale » de 22 fr., qu'importe... elles sont toujours bien chaussées.

RAYMONDE LATOUR.

LE CYCLOPE

Je me suis aperçu que je n'avais qu'un œil au milieu du front. L'autracmont (Maldoror).

DU temps que les Rois Mages conversaient avec les étoiles, un certain animal, mystérieux, soyeux, tout blanc, portait, enfoncée sur sa volonté, une corne unique et prestigieuse.

Aujourd'hui, l'être surnaturel, invraisemblable et sympathique, tel ces géants de Vulcain, ne possède qu'un œil. D'esclave il est passé maître. Bel œil de verre rivé entre deux bobines, sur trois pieds; Bell-Howell, créateur de mythes; inquietant, unique et tout-puissant, tu es la Camera.

Fier Cyclope, regard glacé, visage de bronze! Toi seul sais regarder le pourpre des nuits et le jour habillé de lumière.

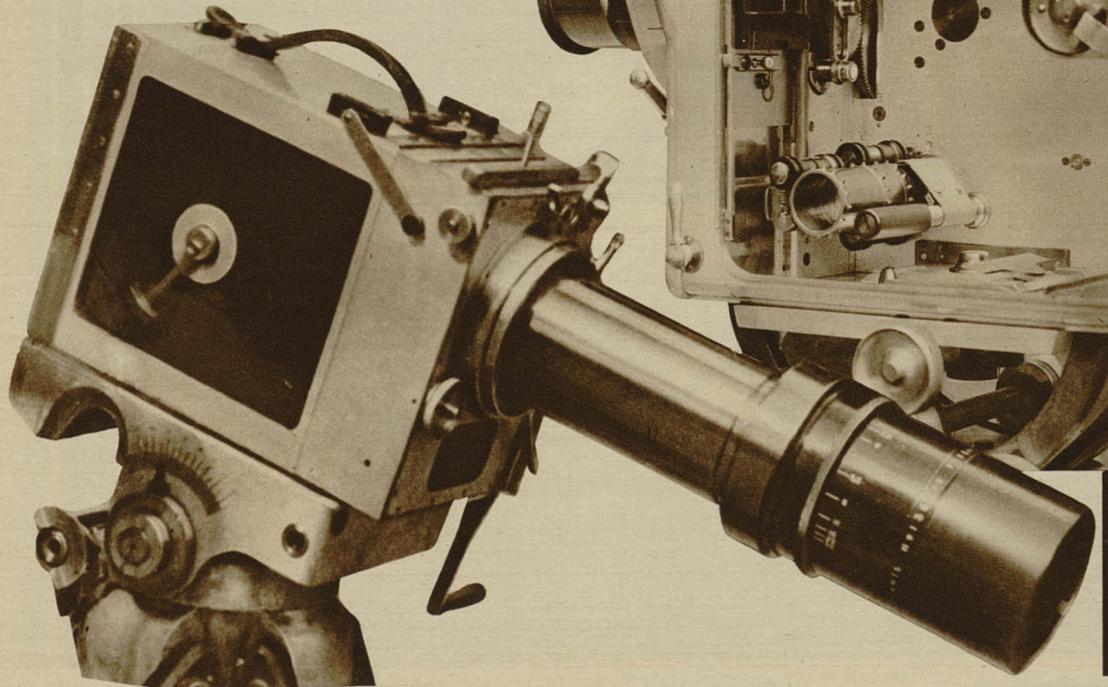
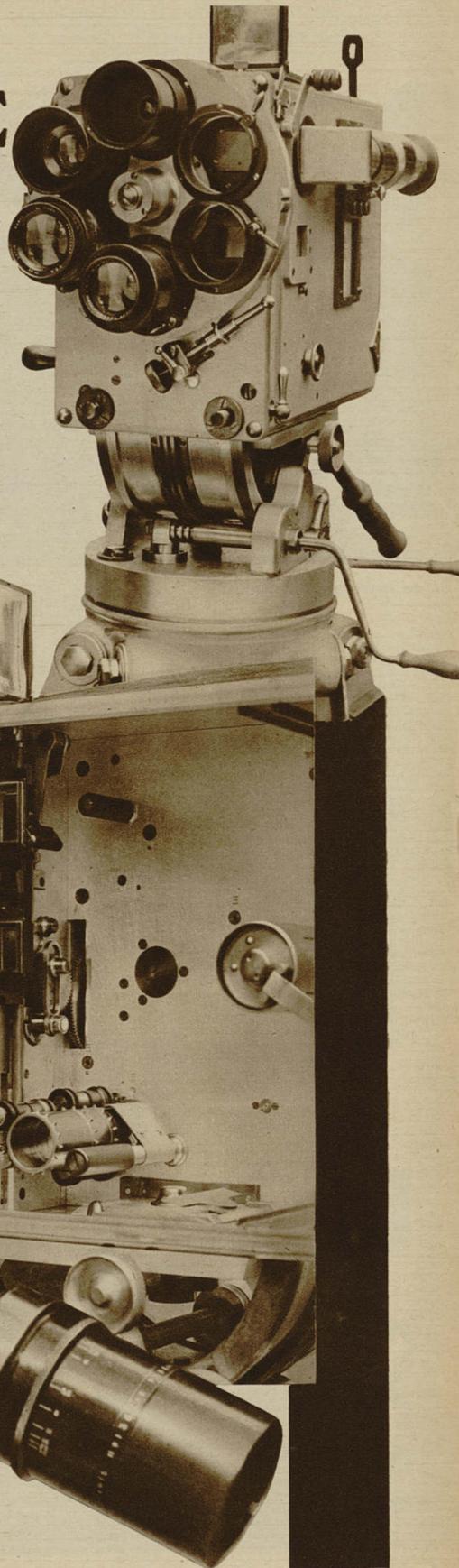
Sous ton œil impassible, la mobilité dévoile la splendeur de ses formes, les aspects changeants ne dérobent plus leurs secrets, œil sec, rigide et froid, œil sans âme, tu restes insensible à tout ce que tu perçois. Tu sondes la sensibilité des mondes, et tu demeures hors du monde. Observateur silencieux, fier de ton dédain, tu es tombé d'un univers inconnu, satanique et démoniaque, pour vivre du bel effroi des hommes.

Tu laisses l'intelligence, cette pieuvre, se confondre dans la poussière des souvenirs. Et l'autre, chatte perfide et ronronnante, la sensibilité, ne peut l'atteindre malgré ses griffes. Tu es, merveille de perfection, le regard pur, sans amour et sans haine. Regard cynique, regard surréel, regard inhumain et surhumain. Tu joues à cache-cache avec le monde, et tu prends toujours sans jamais être pris.

Je t'admire, beau cyclope. Nos sympathies, nos préjugés, nos morales, rien ne peut l'atteindre. Tu laisses cette écorce de conventions aux dévotiers de médiocre. Et tu poursuis ton regard dur plus loin, toujours plus loin...

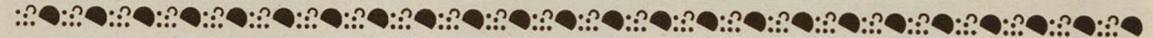
J. M.

La technique cinématographique actuelle dispose de merveilleux instruments, qui facilitent grandement la tâche du metteur en scène. Cela ne veut pas dire que l'automatisme supplée au génie, cependant certains appareils de prise de vue, comme la "mitrailleuse" à six objectifs, ou le "cyclope" dont l'œil surhumain enregistre impitoyablement les moindres gestes, fixe les plus subtiles nuances..., voient ce qu'aucun œil humain ne saurait apercevoir, divinités mécaniques insoupçonnées des temps modernes!



BAVARPAGES

AUTOUR DE L'ART MUET



POLA NEGRI NOCTAMBULE

Deux heures du matin dans un cabaret artistique. Proche d'un champ de repos, cette "boîte de nuit" a le tact d'être discrète, toute baignée d'une atmosphère mystérieuse et comme recueillie; les Russes qui la dirigent l'ont décorée de p. nneaux d'étoffe richement brodés, sur les tables de lourds candélabres de cuivre, et dans la lumière voilée qui s'évade des coupes de cristal des fleurs agonisent... Au son d'une musique tour à tour frémissante et langoureuse, un chant turc russe scandé avec beaucoup d'âme une mélodie nostalgique...

Pola Negri, accompagnée du prince Mdiv ni et d'un ami, est entrée, s'est assise.

Maintenant, sans regarder l'assistance qui la dévisage avec curiosité, elle fume lentement, le regard vague... On lui apporte des accessoires de cotillon qu'elle refuse avec un peu de dédain... son mari se penche vers elle, elle l'écoute, esquisse un sourire, mais tout son visage exprime une sorte de lassitude mélancolique qu'elle ne s'efforce même pas de dissimuler. Mais peut-être, après tout, cette attitude est-elle trompeuse, bien que les meilleurs rôles de l'artiste soient ceux où se retrouve le plus cette sorte d'indifférence hi sée, lassée, qui la caractérise.

Nous l'avons vue, ce soir-là, telle que nous la connaissons, telle qu'elle nous était apparue dans sa propriété des environs de Paris, le jour de son mariage. Pola Negri, vêtue avec simplicité, sans bijoux éclatants, est bien l'artiste sincère qui ne vibre, ne se transforme que sous le feu des "sunlights". Dans la vie, c'est une femme entre les femmes, qui a lutté, qui a souffert et qui s'est réfugiée dans l'amour de son métier et dans l'amour tout court, pour effacer sans doute le souvenir des heures pénibles ou douloureuses que le Destin, avec largesse, répartit entre toutes les créatures humaines.

Le chant a cessé. La lumière s'est faite plus voilée encore; par la porte, un instant ouverte, l'haléine de la nuit, un souffle glacé venu du cimetière proche, a fait frissonner des épaules nues...

L'année 1928 s'est enfuie et la première a roré — si pâle — de 1929 s'efforce à sortir des limbes grises et sales d'un ciel d'hiver. Pola Negri, d'un geste lent, a trempé ses lèvres dans un verre de champagne... Cinémondie lui souhaite sur le sol de France le plus magnifique succès de sa carrière et aussi cet indispensable presque inaccessible: le bonheur.

LA VEDETTE AVIATRICE

Desdemona Mazza est véritablement une fervente de l'aviation. Qu'il pleuve (et il pleut beaucoup actuellement sur la Riviera) ou qu'il vente, elle est tous les matins à l'aérodrome de Maçon. Elle survole ses camarades qui « tournent » dans les environs, seul son metteur en scène Georges Pallu est inquiet: pensez donc une chute!!! et le film aussi est par terre!!!!... mais Desdè est aussi bonne pilote, qu'excellente artiste. Rien à craindre... Quant à Dubois, l'opérateur, il fait de grands gestes désespérés... l'avion vole tellement bas que ses plans lui cachent le soleil.

LA FEMME DANS LA LUNE

Gerda Maurus, la jeune et gracieuse actrice, bien connue pour sa collaboration dans le film de Fritz Lang de la Ufa *Les Espions*, a été engagée pour jouer le rôle principal du nouveau grand film de la production Fritz Lang de la Ufa, *La Femme dans la Lune*. Les premières prises de vues ont été déjà tournées dans les ateliers de Neubabelsberg. Le manuscrit est tiré du nouveau roman de Thea von Harbou. Fritz Lang est le réalisateur du film et le professeur Hermann Oberth a été engagé en qualité de conseiller technique. Le professeur Gustav Wolf, de l'Académie de Karlsruhe, le peintre bien connu par ses tableaux de scènes comiques et Josef Danilowatz, le célèbre dessinateur viennois, ont été également engagés par Fritz Lang.

LA RHAPSODIE SOUS LES PARAPLUIES

La brillante artiste de cinéma allemande, Lil Dagover raconte un pittoresque épisode survenu pendant la prise de vues de *La Rhapsodie hongroise*, dernier film tourné sous la direction artistique d'Eric Pommer. Je me rappelle un amusant incident survenu pendant que l'on tournait les extérieurs dans un petit village hongrois. Notre petite expédition avait à souffrir d'une chaleur effroyable, nous devions séjourner des jours entiers dans des champs dénudés de toute ombre, et cela sous un soleil torride. On avait recours aux moyens les plus ingénieux pour essayer de se mettre un peu à l'abri. C'est ainsi que l'on m'avait confectionné avec de grandes serviettes une espèce de petite tente sous laquelle je m'accroupissais, et que les jeunes filles hongroises aspergeaient d'eau continuellement. C'était en vain. Et même des vieux routiers du cinéma, comme le metteur en scène Hans Schwarz et l'opérateur Carl Hoffmann étaient presque désespérés.

Enfin, nous eûmes une surprise. Un matin, nos deux bons vivants, Willy Fritsch et Harry Hardt se présentèrent armés chacun de vieux parapluies immenses! C'était un curieux spectacle que de voir deux brillants officiers de hussards hongrois munis de ces extraordinaires instruments, mais, ils s'en moquaient pas mal et ils eurent pendant toute la journée un grand succès, notamment auprès des dames qu'ils prenaient dans leur ombre. On les féta pour cette bonne idée et ils furent complimentés lorsqu'ils eurent révélé que c'étaient les jeunes filles de leur aubergiste qui avaient été cherché pour eux les parapluies au grenier. Le jour suivant, presque tous les artistes hommes parurent munis de parapluies du même genre, moins en réalité pour s'abriter que pour prouver leurs bonnes relations avec les beautés du village.

La matinée se passa dans un joyeux tumulte. Mais l'après-midi, les beautés du village se manifestèrent de façon singulière sous les apparences d'un vieux négociant juif qui, sur le ton le plus engageant, déclara qu'en raison des ventes nombreuses de parapluies qu'il avait effectuées, il avait passé une nouvelle commande, et que celle-ci était arrivée...

Vous pensez si on rit de la mine déconfite des soldisant Don Juan, mais il est inutile d'ajouter que le bon israélite ne vendit pas un seul parapluie ce jour-là.

LES MENSONGES MERVEILLEUX DE NINA PETROWNA

Les prises de vues pour ce grand film de la production Eric Pommer de la Ufa ont commencé sous la direction de Hans Schwarz dans les ateliers de Neubabelsberg. Les rôles principaux sont tenus par Brigitte Helm, Franz Lederer et Warwick Ward.

L'INAUGURATION D'UN CINÉMA POUR FILMS DOCUMENTAIRES A ZURICH

On vient d'inaugurer à Zurich un cinéma destiné à des représentations de films documentaires, avec la bande faite par l'opérateur de la Ufa, H.-R. Meyer, à bord du dirigeable *Graf-Zeppelin* dans son parcours de Friedrichshafen à Lakehurst. M. Meyer a fait précéder son film d'un récit dans lequel il fait mention des difficultés rencontrées pendant ces prises de vues. La presse de Zurich publie des comptes rendus fort élogieux de cette représentation et les recettes réalisées ont été de véritables triomphes.

LE FARD FRIGORIFIÉ

Méitez-vous, Madame, si vous projetez un voyage aux pays équatoriaux. Les beautés américaines qui accompagnent Ramon Novarro aux Iles de la Société où il

doit tourner un nouveau film pour la Metro-Goldwyn-Mayer, ont emporté, comme bien on pense, tous les accessoires de leur toilette, crèmes et fards de tout acabit; mais le tout était soigneusement enfermé dans un appareil frigorifique. La chaleur, Madame!

APPRENTIS TÉLÉVISIONNISTES

Les célébrités cinématographiques d'Hollywood recherchent de nouvelles distractions. Elles se passionnent pour la télévision. Grand merci à M. Bélin, Tod Browning, metteur en scène, Lon Chaney, William Haines et Buster Keaton possèdent des appareils de cette nouvelle invention. Mais, hélas, le succès couronne rarement leurs expériences...

UNE FIGURANTE QUI PEUT SE TARGUER D'AVOIR DE QUI TENIR

Isabelle Sheridan est une jolie petite blonde qui travaille parmi les figurants du Roi des Montagnes que tourne la Compagnie John Barrymore-Ernst Lubitsch, aux studios des United Artists. Elle ne se faisait remarquer que par son ardeur au travail et ses qualités, quand on apprit qu'elle était la propre cousine de Mary Pickford. Mais elle déclara alors qu'elle ne voulait rien devoir à la popularité de sa cousine Mary et qu'elle préférait obtenir son succès, si elle devait en avoir, à son propre talent.

J'ai déjà été figurante dans plusieurs films, a-t-elle dit, et j'entends l'être encore jusqu'à ce qu'on reconnaisse ma valeur. Dès qu'il s'agit de cinéma, je tâche d'oublier que je suis la cousine de la célèbre Mary Pickford. Et j'estime que les impresarios et les directeurs doivent s'intéresser plus au talent d'une artiste qu'à sa famille ou à ses relations.

Tant de sagesse jointe à tant de modestie! Gageons que la blonde Isabelle Sheridan arrivera à la vedette!



STAR ET CHAMPION

Le champion du monde de dactylographie apprend à Norma Shearer le manement du clavier. Mais nous craignons que le professeur n'ait quelques distractions!



SALONIQUE...

(De notre Correspondant)

L'année dernière à la suite des mesures restrictives et coercitives prises par le Gouvernement hellénique, trois cinés athéniens, le « Regine », le « Mondial » et « l'Olympia » ont fermé leurs portes.

Maintenant, comme le caractère de ces mesures va être aggravé par un projet de loi déposé à la Chambre, l'Union Panhellénique du Cinématographe déclare, par un communiqué dans la presse, que les cinés qu'elle patronne se verront obligés de fermer leurs portes et remettre les clés aux autorités, si le projet en question est voté par la Chambre.

L'autre semaine nous avons eu à comparer des productions françaises, allemandes et américaines.

Comme toujours, on serait-ce le goût des Orientaux, les productions françaises, *Napoléon* d'Abel Gance, en l'occurrence a obtenu un succès des plus francs.

Quoique ce film soit des plus difficiles à la compréhension des grands publics, vu les scènes très mouvementées, telles que la tempête à la convention, qu'on prend pour des décadrages de l'écran, il a été l'objet de l'admiration de la part de tous les spectateurs. Ce film a battu le record des recettes se classant ainsi premier entre les productions allemandes et américaines.

Il est à souhaiter que les exportateurs français fassent des conditions plus avantageuses à nos exploitateurs pour qu'ils supplément comme toujours la concurrence dans les marchés orientaux.

Dans les studios helléniques on est en train de tourner *L'Histoire d'un fou*, à tendance caractéristiquement hellénique et *Le lac des Larmes*, drame.

Les *Derniers Jours d'Odysse* *Androutsos*. — Le sanguinaire Gouras, révolutionnaire, ennemi de l'État, en train d'être étranglé par une pallikare.

GLORIA FILM



BRUXELLES...

(De notre Correspondant)

« Enfants non admis » arrêté maudit par de nombreux cinéphiles en herbe. En effet, la plupart des cinés du Royaume portent cette mention (strictement observée). Cela provient de ce que la projection d'un film non censuré interdit l'accès de la salle aux mineurs âgés de moins de seize ans. Par contre, pourquoi admet-on l'entrée d'enfants dans n'importe quel théâtre ou music-hall?

Voici la meilleure production belge présentée à ce jour : *Monsieur mon Chauffeur*, bande entraînant et franchement amusante, interprétée par notre corpulent comique nationale Esther Deltenre, dont on regrette malgré tout le savoureux accent. Andrée Meunier, jolie et sincère, Georges Hamlin, jeune premier sympathique, un peu mièvre pourtant et Georges Gersant. Félicitons sincèrement M. Gaston Schoukens de cette bonne réalisation. Cet auteur a de l'avenir et nous réserve des surprises.

Au Cambo, quatrième semaine de *Ris donc Paillasse* ! dans lequel on remarque, aux côtés de Lon Chaney, Nils Asther, une révélation. *La Danseuse Orchidée*, de Léonce Perret, passe en ce moment au Mariwax.

Aimé Simon-Giard, l'artiste bien connu, remporte chaque soir un vif succès en jouant la spirituelle opérète *Lulu* au théâtre Royal des Galeries Saint-Hubert.

H. NOORDHOFF.

EN FRANCE

GRENOBLE...

(De notre Correspondant)

Le *Cirque* ou *La Ruée vers l'Or* ? Quel est le meilleur film ? Nombreux sont les spectateurs du « Royal » qui hésitent à répondre.

Il est difficile de classer les productions de Charlie Chaplin, mais beaucoup estiment que si *Le Cirque* permet à Charlot de manifester plus librement que dans *La Ruée vers l'Or*, sa fantaisie et son humour, ce dernier film n'en reste pas moins, par sa vente et son pathétique, son véritable chef-d'œuvre.

Au « Familia » *Ben-Hur* attire, à chaque représentation, depuis trois semaines, un public que le combat naval et la course de chars enthousiasment toujours mais qui apprécie fort diversément les bruits de ferraille, bris de rame, roulements et autres qui suivent la projection. Images pures et simples ou représentation de la scène toute entière.

D'un tout autre genre *Beethoven*, film dénué de toute figuration ou mise en scène à grand effet, est accompagné par un excellent orchestre, et suivi autant par les amateurs de bonne musique que par ceux de beaux films.

Mimuit... place Pigalle et *Rose-Marie* sont annoncés, l'un par « Le Royal », l'autre par « La Familia ». Le public grenoblois est gâté.

Les *Heures alpines* font, de plus, prévoir la présentation de nouvelles bandes de cinéma-pur.

A PARIS...

« AUX AGRICULTEURS »

Quand les becs de gaz se mettent à rêver...

Le « Cinéma des Agriculteurs » qui s'est, de lui-même, classé parmi les Salles d'Avant-Garde, nous offre en ce moment un spectacle habilement composé de *A quoi rêvent les becs de gaz*, édité par Alex Nalpas, et de *La Grande Duchesse et le garçon d'étage*, film tiré de la spirituelle pièce de M. Alfred Savoir, qu'interprète si élégamment Adolphe Menjou, mais qui a été maladroitement mutilé par la censure.

A quoi rêvent les becs de gaz est un film d'avant-garde qui peut se targuer d'être compréhensible — chose rare. M. Albert Guyot l'a mis en scène avec une grande sûreté de goût, et à sa réalisation des photographies originales : ses prises de vues en plongée, ses gros plans, ses flous sont de véritables œuvres d'art. Les becs de gaz, personnages de premier plan expriment l'atmosphère de la scène. Le réalisateur à su les rendre expressifs, presque leur communiquer la vie. Parmi eux, évolue M^{lle} Mireille Séverin, demi-mondaine et marchande de fleurs, une excellente artiste qui sait être humaine.

M. Albert Guyot vient d'achever un nouveau film : *L'eau qui coule sous les ponts*, et va s'attaquer à la réalisation d'*Ursule Mirouet*, d'après le roman du grand Balzac et dans cette dernière œuvre il aura l'occasion de montrer tout ce dont il est capable.

Quant à *La Grande Duchesse et le garçon d'étage* point n'est besoin d'en parler : tout le monde connaît la valeur de ce film et le reverra avec plaisir.

J. H.

AUSTUDIO



Les matelots du « Pharaon » (Monte-Cristo).

A Francœur : Cagliostro.

Les opérateurs Kruger et Desfassiaux ont enregistré cette semaine d'importantes scènes. La rencontre dans une église de Renée Héribel (Lorenza) par Hans Stuve (Cagliostro). Une fête de village avec ses attractions, ses acrobates, ses charlatans, ses badands. Là, un monstre d'ours, la bête s'enfuit, bondit sur Renée Héribel, (pour un ours il n'a pas trop mauvais goût), mais si elle échappe à ce danger c'est pour tomber dans un autre, car elle épouse Cagliostro pour son malheur. Et ce sont les noces de Hans Stuve et de Renée Héribel, noces joyeuses, exubérantes, autour d'une table chargée de cristaux étincelants, de fleurs merveilleuses et de vins généreux.

A Épinay. — Les studios Munchen et de l'Éclair sont vides pour le moment. On y prépare toutefois plusieurs décors pour plusieurs metteurs en scène.

A Billancourt : Monte-Cristo.

La salle des fêtes dans le riche palais du Comte de Monte-Cristo. Jean Angelo en fait les honneurs au Tout-Paris 1830. Les tableaux vivants succèdent aux danses, les jeux attirent les hommes, les femmes sourient et filent. Monte-Cristo poursuit sa vengeance.

Tandis que Henry Fescourt dirige ses interprètes, Jean Angelo, Modot, Bateheff, Jean Toulout, Lil Dagover, Maria Glory, Michèle Verly, on prépare la cellule de Faria, et autres décors de Bertin-Moreau.

C'est le célèbre artiste allemand Goetske qui tiendra le difficile rôle de l'abbé Faria.

A Joinville : Fécondité.

Le célèbre roman d'Emile Zola a été adapté à l'écran et se tourne en ce moment au studio des Réservoirs. Henri Etievant en est le metteur en scène, Brun et

En potinant

PAUL MENTIER. — 1^o Carmen Boni qui est actuellement à Paris, où elle tourne sous la direction d'Augusto Genina les extérieurs de *Quartier Latin*, a fait ses débuts au cinéma dans le film *La femme en homme*, qui fut présenté en France il y a deux ans ; 2^o Yvan Petrovitch n'est pas Russe mais Serbe, son premier film fut *La Châtelaine du Liban* ; 3^o il n'y a pas de studio important en Belgique. Presque tous les réalisateurs belges sont des amateurs, certains d'entre eux ont d'ailleurs de grandes qualités.

FLORIS DES INDES. — 1^o Maria Dalbalcim est d'origine espagnole ; 2^o dans *Le double amour*, les principaux rôles étaient tenus par Jean Angelo et Nathalie Lissenko ; 3^o dans *Le Vert galant*, le film mis en scène par René Leprince, le rôle du roi Henri IV était tenu par Aimé Simon Girard.

BONAPARTISTE. — Mais oui, Albert Dieudonné, auteur du roman *Le Tsar Napoléon*, est l'interprète du principal rôle du film d'Abel Gance : *Napoléon*.

SANG MÊLÉ. — 1^o James Cruze fut le metteur en scène de *Vaincre et mourir*, il réalisa également *La Caravane vers l'ouest*, cette magistrale épopée du Far-West ; 2^o Clive Brook n'est ni le frère ni le mari de Louise Brooks ; 3^o Pearl White est née à Springfield, dans l'État du Missouri, en 1889. Elle semble avoir abandonné définitivement le cinéma. 4^o Dans *Mathias Sandorf*, Armand Talier interprétait le rôle de Pierre, Yvette Andreyev celui de Sova ; G. Ristori celui de Maria et

Duverger les opérateurs ; Gabriel Gabrio, Davert, Préjean, Ravet, Michèle Verly et Diana Karenne les principaux interprètes. Dans quelques jours des scènes importantes, avec une très nombreuse figuration, seront réalisées en extérieur et au Lido.

A Neuilly : La Petite Sœur Thérèse.

Le premier tour de manivelle de la vie miraculeuse de Thérèse Martin a été donné par Julien Duvivier au studio des Films d'Art, il y a quinze jours.

Cet excellent metteur en scène avait engagé une jeune artiste,

Un beau décor de Cagliostro.



Étiéviant dans Fécondité.

non sans talent, pour tourner dans ce film d'art chrétien. Plusieurs décors furent tournés, quand, un beau matin, la jeune interprète signifia à Duvivier qu'elle abandonnait son rôle parce que son ami, Robert X., communiste notoire, lui interdisait de tourner dans un film aussi... religieux que *La Petite Sœur Thérèse*. On raisonna l'actrice et on arriva à lui persuader de continuer son rôle. Deux jours après, un coup de téléphone avertit le réalisateur qu'il n'avait plus du tout à compter sur son interprète, le grand conseil du parti ayant donné à Robert Forire formel de lui interdire de continuer son rôle. Après la censure légale, voici instituée la censure de parti... de parti pris. Duvivier a pris le parti d'assigner sa farouche interprète révolutionnaire.

Jean Gourguet, le jeune metteur en scène d'*Un rayon de soleil*, prépare une nouvelle production.

Raquel Meller sera la vedette d'un film adapté de *Don Quichotte* de Cervantès.

A Neuilly, chez Roudès.

Jean Deva'de, un des principaux interprètes de *La Maison des hommes vivants* que Gaston Roudès et Marcel Dumont mettent en scène pour les productions Astor-Film, a interprété avec Simone Vaudry, la vedette féminine, plusieurs scènes importantes. Marcel Dumont et ses interprètes vont partir bientôt pour Vienne (Autriche) tourner les principaux extérieurs.

Chez Gaumont, Maurice Gleize termine au studio Gaumont son film *Tu m'appartiens*, d'après le scénario d'Alfred Machard. Dans un luxueux boudoir moderne attenant à une non moins luxueuse chambre à coucher, Francesca Bertini tourne et nous charme par son jeu et sa beauté. La semaine prochaine, Maurice Gleize pense pouvoir commencer le montage de son film. Géo SAACKÉ.



PHOTOS Renée Héribel. CINÉMONDE

avec

Romuald Joubé celui de Mathias Sandorf. Ne posez jamais plus de trois questions par semaine.

M. J. DELAFOND. — Vous pouvez écrire à Lya de Putti aux studios de l'Universal, à Universal-City, Californie. Le général managier lui transmettra votre lettre. Sans doute vous enverra-t-elle sa photo dédiée, mais nous ne pouvons pas vous l'assurer.

ELBEUF N'EST PAS PARIS. — Quel étrange pseudonyme ! 1^o Écrivez à Camilla Horn, aux bons soins des Artistes associés, 20, rue d'Aguesseau, qui feront suivre votre lettre. Affranchissez-la comme pour l'étranger. 2^o Merci pour vos aimables appréciations sur *Cinémonde*. Vous verrez, nous ferons mieux.

DIABOLO. — Si vous désirez écrire à Lily Damita, vous n'avez qu'à adresser votre lettre aux Artistes associés, 20, rue d'Aguesseau, à Paris, qui feront suivre. Affranchissez comme si c'était adressé directement à Hollywood.

BERTHONNEAU. — Si vous désirez faire de la figuration,

nos Lecteurs

présentez-vous au régisseur général du studio des Cinéromans à Joinville, qui vous inscrira sur ses listes et vous convoquera ensuite en temps utile. Mais n'allez pas croire que vous allez gagner une fortune en faisant de la figuration, car vous ne travaillerez en moyenne que quatre jours par mois et encore... Enfin bonne chance.

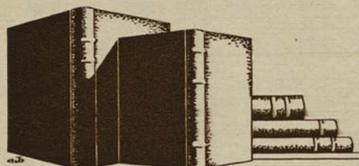
LE PHOTOGRAPHE. — Vous désirez donc faire de la prise de vues, mais sachez que le travail du studio de cinéma est tout différent de celui du studio de photographie. Il faut tout apprendre et le mieux pour vous serait de débiter comme aide opérateur. Vous pouvez vous adresser aux Cinéromans, 8, boulevard Poissonnière, au Film d'Art, 6, rue Chauveau, à Neuilly ou à la Franco-Film, 3, rue Caulaincourt, qui peut-être donneront suite à votre demande.

POTERAT JEAN. — Il fallait donner la liste complète des vedettes. Sans cela il aurait été trop facile de gagner à ce concours. Nous préparons actuellement d'autres concours cinématographiques.

PEARL RED. — 1^o Sheldon Lewis incarnait Perry Bennet dans *Les Mystères de New-York* ; 2^o Ernest Lubitsch est d'origine allemande ; 3^o Arlette Marchal est définitivement revenue d'Amérique, Ginette Maddie aussi.

AMÉE. — Vous êtes bien injuste pour la jeune fille américaine. Avons transmis votre lettre à notre collaborateur Jean Mity. L'HOMME DU SUNLIGHT.

LES LIVRES



Un éducateur et sa Cinémathèque

Nous nous proposons de publier une suite d'appréciations de Gens de lettres sur le cinéma. Certaines sont assez sévères.

Dans cette querelle des Lettres et du Cinéma, le public n'est point tout à fait hors de cause. On accuse le cinéma d'abêtir le public. On reproche au public d'avilir le cinéma.

Encore un cercle vicieux. Les cinéastes disent : " Nous donnons au public ce qu'il demande. " On leur répond : " Le public attend mieux de vous et vous le prenez pour trop bête. " Que dirait le public si on lui demandait ce qu'il veut ?

Le public répondrait sans doute, à la façon de Clément Vautelet, qu'il prend plus de joie à un feuilleton romanesque et absurde qu'aux œuvres de Stendhal et de Marcel Proust et que le film le plus honni des Gens de lettres est justement celui qui lui plaît le mieux.

Le public a besoin d'être éduqué. Mais comment le serait-il, sinon par le cinéma lui-même, le jour où le cinéma y trouvera son compte ?

C'est ce qu'a compris, au Ciné Latin, M. Miguel Duran. Ce jeune homme, qui a du goût, ne manque pas non plus d'audace. Il a conçu le projet, et chaque jour il le réalise, d'éduquer ses auditeurs.

Je dis " auditeurs ", car il leur parle, et ils l'écoutent. Il est, devant l'écran, comme un ancien montreur de lanterne magique. Il rapproche les films anciens des films nouveaux ; il les commente, il les compare ; il montre à son public attentif l'évolution d'un genre, le progrès ou la décadence d'un acteur ; il dénonce les procédés, les trucs, les ficelles. On veut, maintenant, faire parler les ombres : ferait-on pas mieux, selon cet exemple, de faire parler les directeurs ?

M. Miguel Duran veut davantage : faire connaître les livres qui traitent du cinéma. Dans un petit foyer-bar attenant à la salle, il a donc installé une ciné-bibliothèque où il expose livres et revues. On y peut feuilleter, bien entendu, Cinémonde. J'y ai découvert, un soir, un bien curieux recueil de cinépoèmes de B. Fondane, illustré de deux photos de Man Ray (1).

Ce petit livre vaut moins peut-être par la fantaisie surréaliste de ses poèmes-films que par l'intelligence d'une préface dont chaque phrase étincelle de quelque fine vérité. Mais c'est en de tels poèmes, comme dans les scénarios du même genre publiés naguère par les Cahiers du Mois qu'on arrive à pressentir la notion de cinéma pur.

Dans cette bibliothèque fort eclectique, le fantaisiste Ciné-Ville, de Ramon Gomez de la Serna (2), voisine avec le Cinéma soviétique, de Léon Moussinac (3); le Napoléon, d'Abel Gance avec les deux Jeanne d'Arc, de Joseph Delteil et de Pierre Bost (4).

Chacun de ces livres, si divers, nous introduit à quelque degré, dans la vie et l'esprit du cinéma moderne. A côté, M. Miguel Duran expose des critiques de films découpées dans les journaux et revues. Ainsi, la leçon est complète. Si elle se répand et s'organise, le cinéma des marchands devra bientôt compter avec le goût public. On lui prépare d'autres censeurs. NOËL SABORD.

(1) B. Fondane : Trois Scénarii.

(2) Traduit de l'espagnol par Marcelle Auclair (Simon Kra, éd.).

(3) " Les Documents bleus " (Librairie Gallimard).

(4) Joseph Delteil : La Passion de Jeanne d'Arc (Grasset, éd.) — Pierre Bost : La Passion et la Mort de Jeanne d'Arc, d'après le film de Dreyer (Gallimard).

MACHINES À COUDRE "EXCELSIOR"
les plus renommées
Choix de jolis meubles renfermant la machine. Petits moteurs électriques universels
Prix avantageux - Facilité de paiement
Maison princ^{ale} : 104, Bd Sébastopol, PARIS

Les Lauréats du CONCOURS des noms et prénoms

commenceront à recevoir à partir de la semaine prochaine les photos promises

La Société LES PHARES réalise LE SECRET DU CARGO

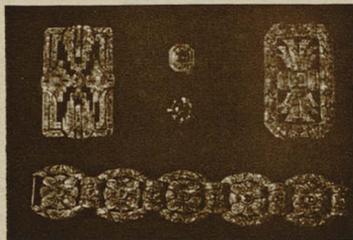
On parle beaucoup de la création d'une nouvelle firme : Les Phares.

Pour son premier film, elle a choisi **Le Secret du Cargo** avec, pour interprètes principaux, Baudin, Martial, Raffello, Faguais, Mlle France Micheline et Pierrot, chien de Martial. Le metteur en scène est M. Maurice Mariaud.

Nous avons vu M. Cazauran, directeur de la nouvelle maison de productions, au titre symbolique, qui nous a déclaré qu'il était sur le point d'engager une artiste de grand talent qui tint d'ailleurs le rôle principal dans **Visages d'enfants**. Les extérieurs du **Secret du Cargo** sont tournés en Algérie.

J. PRÉVOST, joaillier

72^{bis}, rue d'Amsterdam



LES PLUS BELLES
LES PLUS
VÉRIDIQUES OCCASIONS

DES PRIX INTROUVABLES AILLEURS

ACHAT, ÉCHANGE, EXPERTISES
TRANSFORMATION DE BIJOUX

Téléphone : CENTRAL 68-66

9 GRANDS PRIX

Longines

LA MONTRE ÉLÉGANTE ET PRÉCISE

Platine et brillants
Or gris
Or vert et or gris
Or jaune et or gris

En vente chez les bons Horlogers Bijoutiers.

Cinémonde est lu par tous les mondes dans le monde entier



PHOTO JEAN DREVILLE

BRIGITTE HELM dans *L'Argent*

RÉDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

Compte Chèques postaux Paris 1299-15.

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

	FRANCE	ETRANGER :
ET COLONIES :	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (saur Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs; 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
3 mois	12 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, États-Unis,
6 mois	23 fr.	
1 an	45 fr.	

Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^e jeudi de chaque mois.

LA PUBLICITE EST REÇUE

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"

ETUDES PUBLICITAIRES :

138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)